

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES

*Je n'obéis ni ne commande à personne, je rais où je veux, je fais ce qui m'plait, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

[ Vol 5. QUEBEC, 23 NOVEMBRE, 1844, No. 40. ]

## PANEGYRIQUE DES FEMMES.

*Ou réponse aux vers d'une femme qui a plaidé la cause de son sexe dans le Plébien du 23, Juin.*



Sexe jaloux de dominer,  
Pourquoi redouter la satire ?  
Elle ne peut vous détourner :  
Le cœur humain est votre empire,  
.....  
Enfin vos mains l'autorité  
Abdique ainsi la tyrannie ;  
A vos pieds ainsi le génie  
Prosterne sa célébrité,  
Devant vous les dieux du parnasse  
Brûlent leur encens le plus doux :  
Racine a la première place ;  
Il a le mieux parlé de vous.  
C'est vous qu'on cherche sur la scène ;  
Pour vous Thalie orne ses jeux ;  
Pour vous s'attendrit Melpomène,  
Pour vous le drame est né des dieux.  
Qui mieux que vous plaide et supplie  
Pour l'homme célèbre ou charmant ?  
Pour l'infortuné ou le génie,  
Quel orateur plus véhément ?  
Ce sont vos voix que l'on écoute  
Dans le sénat des beaux esprits ;  
Ce sont vos pleurs que l'on redoute  
Au sanctuaire de Thémis.  
Vous vous plaignez que votre enfance  
N'est pas admise à nos travaux,  
Et que jaloux de la puissance,  
Nous affaiblissions nos rivaux.....  
L'homme n'en a point sur la terre.  
Image et ministre des dieux,  
Son bras dirige le tonnerre,

Pèse les airs, sondé les cieux.....  
L'homme a la force et vous la grâce,  
Il sert le monde et vous l'armez,  
Il soumet tout par son audace,  
Et d'un soupir vous l'enchaînez  
Compagne de nos destinées,  
Vous élevez nos jours naissans,  
Vous formez nos jeunes années,  
Vous consolez nos derniers ans,  
Ainsi votre main tutélaire  
Couvre de roses le berceau,  
Sème de myrthes la carrière,  
Pare de cyprès le tombeau.  
Mais tandis que vos mains divines  
Cueillent les fleurs de l'univers,  
Nous en réparons les ruines,  
Nous en cultivons les déserts.  
N'enviez point une puissance  
Qui se repose à vos genoux  
Et laissez votre intelligence  
Luire sur le globe et sur vous.  
Pour nous retenir sur vos traces,  
N'affectez point notre grandeur ;  
Gardez la ceinture des grâces  
Et le voile de la pudeur.

Par un homme qui a encouru la disgrâce des dames pour avoir par fois dit un peu trop crument de dures vérités.

Mélanges Littéraires.

## DANIEL O'ROURKE, OU LE RÊVE D'UN IVROGNE.

Dans un village d'Irlande vivait jadis un pauvre paysan crédule et naïf, fort honnête homme du reste, n'ayant d'autre défaut qu'un penchant un peu trop vif pour les joies du cabaret et un amour trop prononcé pour l'ale et le whiskey, deux boissons qu'il confondait dans ses désirs journaliers, et qui souvent troublaient son cerveau déjà affaibli par l'âge. Un jour, son jeune seigneur revient d'un lointain voyage : grande rumeur au village, grande fête au château ! Le bon Daniel n'y manque pas ; il a pour son maître une tendre dévotion, et se fait un devoir de le lui prouver par mainte ardente libation. Vers le soir, tous les convives réunis dans la cour du château s'en retournent de côté et d'autre à leur ferme. Daniel, qui a encore quelques mots à dire à un généreux flacon d'eau de vie, reste seul. Enfin il se lève, il dit adieu à cette journée de bonheur, et s'achemine vers la vallée où sa femme l'attend dans sa cabane ; or, le long de sa route il lui arrive des événements prodigieux dont on parlera longtemps encore dans les veillées d'Irlande. Mais laissons le digne Daniel raconter lui-même l'histoire de ses pérégrinations et de ses angoisses.

Je m'en allais, dit-il, songeant à toutes les belles bouteilles que notre généreux seigneur nous avait fait libéralement servir, et regrettant seulement que le temps eût passé si vite. Arrivé au bord d'une rivière qu'il me fallait traverser, je m'arrêtai. La soirée était superbe, le ciel étincelait d'étoiles. Je me rappelle que ce jour-là est un des jours de fête de la sainte Vierge ; je regarde le ciel, je fais un signe de croix ; en même temps mon pied glisse, et me voilà dans l'eau. Ah ! malheureux pêcheur, me dis-je, tu es perdu ! Cependant je recueille mes forces, je nage de côté et d'autre, et finis par atteindre les rives d'une petite île déserte. — Que faire ? Je m'en vais à travers cette île, épouvanté de ma solitude, transi de froid, ne sachant où chercher un refuge, quand tout-à-coup j'aperçois une grande ombre qui me dérobe la clarté de la lune. Deux ailes immenses s'agitent dans les airs, et un aigle, tel que je n'en ai jamais vu, s'abat auprès de moi avec un bruit pareil à celui du tonnerre.

— Eh bien ! Dan, me dit-il en me regardant fixement, comment te trouves-tu ? — Assez mal pour le moment, lui répondis-je stupéfait d'entendre cet oiseau sauvage parler en bon irlandais ; j'aimerais mieux être dans ma ferme. Il me demande par quel hasard je me trouve, au milieu de la nuit, dans cette île abandonnée, et moi je lui raconte comment, ayant bu quelques gouttes de trop, je m'étais laissé tomber dans l'eau. — Ecoute, me dit-il alors, quoique ce soit une grande faute de ta part de t'enivrer ainsi un jour de fête de la Vierge, cependant, comme tu es un brave homme et que tu ne me lances point de pierres, ni à moi ni à mes petits, je veux exposer ma vie pour toi. Assieds-toi sur mon dos, et je t'emporterai dans ta demeure. Puis, voyant que j'hésitais : — Crois en ma parole, ajouta-t-il en mettant sa patte sur sa poitrine, sans moi tu ne peux sortir de cette île.

— Allons, soit, m'écriai-je ; et je m'assis sur son dos, et j'enlaçai mes bras autour de son cou pour ne pas tomber. Il prend son vol, il s'élance dans l'air comme une alouette. Saisi de frayeur, je le conjure de descendre vers ma ferme.

— Me prends-tu donc, dit-il, pour un sot ? ne vois-tu pas dans les champs deux hommes armés de fusils ? et crois-tu que pour le plaisir de te ramener plus vite chez toi je veuille m'exposer à être tué ? Et il continue à s'élever toujours plus haut. La terre échappe à mes regards, les nuages flottent à mes pieds. Nous ar

rivons, devinez où ? A la lune. Je la vois de près toute ronde, comme nous la voyons de notre vallée, avec une serpette qui vient je ne sais de qui, et qui est plantée au beau milieu de son globe.

—Dan, me dit le méchant aigle, je suis las de cette longue course, et j'ai envie de me reposer. Retire-toi un instant pour me laisser reprendre haleine, et assieds-toi sur la lune.

—M'asseoir sur la lune ! quelle idée, au nom du ciel ! et comment voulez-vous que je puisse m'asseoir là sans tomber ?

—Bah ? tu as bien peu de résolution ; prends cette serpette à deux mains, elle te soutiendra.

—Impossible ! impossible !

—Comme tu voudras, reprit-il avec une parfaite impassibilité ; mais je ne puis te porter plus longtemps, et d'un coup d'aile je te précipiterai en bas.

—De grâce ! je vous en conjure, ayez pitié de moi !

—C'est assez gémir. Veux-tu, oui ou non, me soulager un instant et t'asseoir sur la lune ?

Forcé me fut d'obéir. Je me traînai le plus adroitement que possible sur le globe glissant, et je le serrai entre mes deux genoux, tandis que je m'appuyais avec les mains sur le manche de la serpette. A peine avais-je pris cette horrible situation que le maudit aigle, me regardant d'un air moqueur, me dit :—A présent, adieu, mon cher Daniel O'Rourke. Le printemps dernier tu m'as enlevé mon nid, je voulais me venger, et me voilà satisfait. Reste là, mon petit Dan ; tu as vraiment une bonne figure, et tu me sembles très bien assis.

Je me souvins alors de ce malheureux nid, que j'avais réellement enlevé.—J'implorai mon pardon en gémissant, je suppliai l'aigle d'avoir compassion de moi ; j'invoquai sa grandeur d'âme, sa noblesse de sentiments, tout fut inutile : il s'enfuit en ricanant, et me laissa accroupi au milieu des nuages, tremblant d'épouvante et pleurant.

Tandis que j'étais là, abîmé dans une pensée de désespoir, soudain j'entends une porte qui s'ouvre près de moi ; un homme apparaît, l'un des barrons de la lune, ni plus ni moins.—Ah ! c'est toi, Dan, me dit-il ; par quel étrange événement es-tu venu jusqu'ici ? Je lui racontai toutes mes infortunes depuis l'instant où mon pied avait glissé dans la rivière. Il m'écoutait en silence, et semblait prendre un intérêt généreux à mon récit. Hélas ! comme je me trompais !

—C'est bon, c'est bon, me dit-il lorsque j'eus fini ; il est fâcheux que tu te sois lié à cet aigle vindicatif ; et tes voyages ne sont pas finis, car tu ne peux rester-là.

—Je ne demande pas mieux que de m'en aller ; mais comment ?

—Ceci n'est point mon affaire ; ce que je veux seulement, ce que j'exige, c'est que tu t'en ailles.

—Vous n'y pensez pas. C'est sans doute pour mettre encore ma pauvre âme à l'épreuve que vous parlez ainsi de me renvoyer. Si vous avez quelque sentiment d'humanité, vous me donnerez asile dans votre demeure, et à la première occasion jé m'en irai, foi d'Irlandais !

—Non, non, il ne s'agit pas de te donner asile, ni pour un jour, ni pour une heure. Les gens qui habitent la lune ne se soucient point de toutes vos belles paroles. Il faut que tu partes à l'instant même.

—Eh bien ! je ne partirai pas ! m'écriai-je avec l'accent du désespoir.

—Ah ? tu veux me résister ! dit le féroce citoyen de la lune en me jetant un regard furieux ; nous verrons.

A ces mots il s'éloigne, puis revint avec une hache, dont il donne un coup violent sur la serpette qui me soutenait, et je roulai dans l'air la tête en bas.

—Cette fois, me dis-je, c'en est fait de moi. Adieu, ma douce ferme, et ma bonne Juthith, et mes chers enfants.

Tout en faisant mon acte de contrition et en roulant dans l'espace, je tombe au milieu d'une troupe d'ois sauvages. Celle qui conduisait la colonne me connaissait, car elle revenait chaque été faire son nid aux environs de ma demeure.

Comment, c'est toi, Dan ! s'écria-t-elle ; eh quelle singulière idée as-tu de voyager ainsi ? Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé, et elle eut pitié de moi. — Tiens, me dit-elle, suspends-toi à une de mes pattes, et je te sauverai. J'obéis, je pris une de ses pattes entre mes deux mains, et la bonne et généreuse oie m'emporta comme un hanneton suspendu au bout d'un fil de montagne en montagne, de plaine en plaine, jusqu'au bord de la mer. — Où allons-nous ? lui dis-je avec terreur ; je ne reconnais plus ma belle Irlande. — Je le crois bien, répondit l'oie, nous allons en Arabie. Et elle continua son voyage.

Nous flottions depuis longtemps au-dessus de l'Océan, quand tout-à-coup, ô bonheur ! j'aperçois un vaisseau voguant à pleines voiles, qui me semblait se diriger vers mon cher pays. Laisse-moi tomber sur ce navire, dis-je à l'oie compatissante. — Insensé, me répondit-elle, ne vois-tu pas que tu cours risque de te tuer ? — Non, je t'en conjure, ne me retiens pas ! En disant ces mots, je lâchai sa patte et tombai au milieu des vagues. Tandis que j'essayais de me relever de ma chute, et d'étendre mes bras meurtris pour me sauver à la nage, je m'éveille, et j'entends une voix qui me crie : — Tu ne te corrigeras donc jamais, indigne ivrogne que tu es ! Avant de te jeter par terre comme une bête brute, tu devrais au moins choisir un endroit plus propre ! C'était ma bonne femme Judith qui m'apostrophait par ces douces paroles, en me jetant un seau d'eau sur le corps pour me laver de la boue dans laquelle j'étais tombé.

**LA FLEUR DES CHIFFONNIÈRES.** — La veuve Miroton, ex-chiffonnière, ex-fleur du charmant quartier Mouffetard, comparait aujourd'hui devant le Tribunal, sous prévention de vagabondage et de mendicité.

Aux questions de M. le président, elle répond :

— Eh bien ! quoi ! parce que j'ai couché dehors ! à qui ça fait du tort ? qu'est-ce que ça fait au gouvernement, s'il vous plaît ?

— Il est défendu de vivre en état de vagabondage.

— Faut savoir d'abord à quoi on parle ! un quelqu'un qui a l'habitude de coucher dedans, bon, on peut lui chercher noise pour une nuit à la belle étoile, vu que ça peut l'enrhumer ou lui procurer une *fluquession* d'estomac ! Mais moi, que j'ai été chiffonnière dans mon bon temps, et que j'ai passé la plupart de mes nuits à crocheter des tas, dans tous les coins des rues, je peux dire que mon vrai domicile, c'est le coin d'une borne.

— Avez-vous des ressources ?

— J'en ai eu beaucoup dans mon temps.... J'étais, sans me flatter, une jolie fille avant d'être veuve Miroton.... même qu'on ne m'appelait dans le quartier Mouffetard que la fleur des chiffonnières.... A présent, s'il faut dire la vérité, tous mes anciens cultivateurs ne me reconnaissent plus.... et j'en ai rencontré un il y a un mois qui m'a refusé un petit verre.... Voilà es hommes !

— Y a-t-il long-temps que vous couchez dehors ?

— Il y a bien quatre ou cinq mois.... siôt qu'il ne gèle plus, j'économise ma chambre....

— Vous êtes aussi prévenue de mendicité !

— Ah ben ! quand on n'a pas le sou, qu'est-ce qu'il faut donc faire ?

— Il faut travailler.

— Et quand on n'a pas de travail ?.... J'ai pas d'assez bons yeux pour aller aux tas.... Je distinguerais pas une vieille casquette d'un oillet de banque.... Pour lors quand on m'offre un sou, je le prends et je dis merci.

La veuve Miroton, l'ancienne fleur des chiffonniers, est condamnée à quinze jours de prison. A l'expiration de sa peine, elle trouvera un abri à l'hospice de Saint-Denis.

---

## LE FANTASQUE.

SAMEDI, 23 NOVEMBRE, 1844.

---

On dit que l'honorable secrétaire extrêmement provincial, Dominique, a fait écrire à une quarantaine de ceux qui pour cause ont favorisé sont élection, la circulaire suivante qui nous a été communiquée par le léger bon sens auquel nous devons d'avoir deviné bien d'autres choses :

Mon cher monsieur.

Nous avons remporté la victoire ; une victoire d'autant plus belle qu'elle a été chaudement contestée ; une victoire qu'on inscrira un jour avec orgueil dans les fastes des luttes constitutionnelles ; mais monsieur si je suis orgueilleux de ce brillant succès, si je suis fier de ce magnifique triomphe, c'est que je vous le dois ; c'est que je l'ai obtenu grâce à la bonne opinion que vous voulez bien entretenir à mon égard, grâce à l'habileté avec laquelle vous avez terrassé les atroces calomnies de mes ennemis (quel homme en place n'en a pas fût-il un ange, un Dieu ?) grâce à l'intelligente activité que vous avez déployée avant et pendant le combat. Vos services précieux seront, je vous l'assure gravés à toujours dans mon cœur, ce doux souvenir me suivra jusqu'au tombeau. J'ai l'extrême douleur d'avoir à vous apprendre que l'emploi que je vous avais promis, qui vous était destiné et auquel vos talents distingués vous donnaient tant de titres a été accordé à une autre personne à mon insu et en mon absence par son excellence le gouverneur-général lui-même. Cela vous montre avec quelle constance il faut, comme je vous l'ai dit, travailler à obtenir dans toute son extension, le gouvernement responsable et le droit de consultation. Pour obtenir ces justes demandes j'ai cru devoir demeurer à mon poste afin de réclamer, d'insister sans cesse et en toute occasion. Vous ne sauriez croire quelle énergie il m'a fallu jusqu'ici pour lutter comme je l'ai fait pour ce principe que j'aime, que je respecte, que je défendrai toujours. Je ne dis point ceci pour mortifier mes anciens collègues, ils ont cru bien faire en abandonnant le combat, moi j'ai cru mieux faire en restant au fort de la mêlée comme un véritable enfant de la vieille Irlande, Erin go bragh ! Enfin je n'ai pas pu faire pour vous en cette circonstance le bien que j'ai médité : C'est un grand malheur pour le service public car le candidat heureux ne peut vous être comparé. — Votre tour viendra bientôt je l'espère. En attendant le brillant emploi qui vous arrivera quelque jour inmanquablement, je vous offrirais bien quelque chose si je ne craignais de vous offenser ; je me risque ; j'ai besoin dans mon bureau d'une personne très intelligente pour introduire ceux qui y ont quelques affaires, porter les documents à leur adresse, chasser les importuns, recevoir les lettres, veiller à la propreté, à l'ordre, garder le bureau tandis que le garçon balaie et allume les poêles. Vous sentez qu'il faut pour cela le plus grande discrétion. Le salaire qui est attaché à cette charge était autrefois fort respectable ; mais depuis l'introduction du système d'économie on l'a considérablement réduit ; il est aujourd'hui de deux chelins sterling par jour, fêtes et dimanches non inclus. Pendant la prochaine session il est probable qu'on le diminuera d'un tiers ou de moitié. Nean-

moins, je vous l'offre pour vous montrer que je ne vous ai point oublié. D'ailleurs c'est un échelon qui vous conduirait à autre chose. Je n'ai commencé moi-même, guère plus haut. (Ceci entre nous, naturellement.)

Mais, mon cher monsieur, vous méprisez, j'en suis sûr autant que moi ces vil-s-matières d'intérêt; car comme dit justement le proverbe: Les trésors et les richesses ne font point le bonheur. A propos, monsieur, vous aurez l'obligeance de me transmettre le compte détaillé des dépenses que vous avez faites, accompagné des reçus des personnes auxquelles vous avez payé les divers items; vous me ferez parvenir au plus tôt la balance de l'argent qui reste en vos mains sur la somme que je vous avais fait toucher; j'aurais bien passé par dessus et abandonné ces insignifiantes bagatelles; mais les frais de mon élection se montant au delà de ce que j'avais prévu je suis forcé de m'en tirer le moins mal possible. Enfin, mon cher monsieur, vous avez remporté la victoire; cela doit vous satisfaire infiniment plus que toutes autres considérations; je sais que vos inestimables services m'ont été acquis par la force de ces principes de la plus pure loyauté que vous avez éternellement professés. Ces principes sont victorieux, voilà ma plus douce récompense.

Permettez-moi de me souscrire, monsieur, avec le respect et l'estime que m'inspirent vos qualités distinguées.

DOMINIQUE.

P. S. Entre nous, je vous dirai que la session sera des plus chaudes. Le gouverneur est fier, je vous assure, du magnifique résultat des élections; il va sans dire que ses plus vives sympathies sont acquises aux cœurs loyaux comme le votre qu'ont appuyé sa politique, je tiens ceci de sa propre bouche. Envoyez-moi les comptes, les reçus et l'argent par la poste à mon adresse; marquez votre lettre "privée".

Montréal 12 Novembre 1844.

[On assure que les quarante personnes auxquelles cette circulaire fut adressée en ont été vivement mortifiées surtout à cause de l'emploi qu'elles convoitaient et qu'on a ainsi donné à un individu qui n'en est pas digne. Sur les quarante, trente-neuf ont accepté l'emploi de confiance offert par l'honorable, qui fut obligé de faire écrire trente-neuf autres circulaires ainsi conçues:—

Monsieur,

Je suis fâché d'avoir à vous apprendre que l'emploi tout à fait insignifiant dont je vous parlais a été donné à un ancien serviteur, et cela sans que j'en aie eu connaissance; par le secrétaire privé de Son Excellence; comme cette charge était vraiment au-dessous de ce que vous avez droit d'attendre je n'ai point insisté, dans la persuasion où j'étais même que vous n'auriez point le moindre desir de l'occuper.

Je suis etc.

Dominique.

POST-SCRIPTUM. Envoyez-moi donc au plus tôt l'argent et les comptes dont je vous parlais.

#### DERNIERES ET IMPORTANTES NOUVELLES.

La reine Pomaré, est dangereusement malade d'un coup de soleil qu'elle a attrappé en guettant du haut d'un rocher le retour de son tendre Pritchard. Si elle en meurt le *Canadien n'en reviendra pas*. Tant que durera l'indisposition de cette intéressante souveraine les colonnes du journal où les tribulations qu'elle a éprouvées ont trouvé tant de sympathie porteront les insignes du deuil.

POST SCRIPTUM.— Nous arrêtons la presse pour apprendre à nos lecteurs que le prince Etchi-etchamarinocabuhl est sur le point d'entrer en négociations avec l'ambassadeur du Shah de Perse au sujet de sa chatte qui étant passé sur le territoire du premier y a dévoré une souris privée, petit animal intéressant qu'il avait reçu en présent de l'émir d'At-Rhapp-Hune-Schick.

Sir Charles Metcalfe n'a pas eu le tems d'écrire au long par la dernière malle le résultat des élections récentes ; il a pu seulement tracer à la hâte cette laconique description : Cher Stanley, *Tout est gagné...fors l'honneur.*

On sait que le *Canadien* est l'un des journaux qui ont les premiers signalé l'extrême coincidence entre la politique suivie à l'égard du Canada et celle qu'on a mise en œuvre vis-à-vis de la Nouvelle Ecosse. Aujourd'hui il déclare que sur les réponses du gouverneur à diverses adresses son opinion a été changée. Quelle innocente candeur ! Spectacle touchant ! le diable qui devenu vieux s'est fait berger ! O berger que tu es heureux ! simple comme les petites fleurs des champs, tu n'as autre souci que tes jeunes agneaux. Finis donc ! les larmes m'en viennent aux yeux.

Nous avons eu depuis quelque tems des occupations si multipliées qu'il nous a été véritablement impossible, à notre grand regret, de porter, fantastiquement parlant, la moindre attention aux affaires publiques. Tout est allé au gré du hasard et des intrigants qui l'aident ordinairement un peu ; les abus criants se sont renouvelés ou perpétués, les ridicules reprennent leur empire ; la lourde et coûteuse machine du gouvernement s'est détraquée ; les ménages se sont brouillés, les gros mots échangés entre maris et femmes ne sont rien en comparaison de ceux qui se sont lancés entre le gouverneur et ses anciens ministres, la ruine publique est bagatelle en comparaison des banqueroutes privées ; les affaires ont chevauché à dos d'ânes de la pire façon ; enfin la barque de l'état tout entière est allée en dérive depuis que nous n'avons point pris soin d'aiguillonner les timonniers, les matelots les mousses et les amiraux, depuis surtout que nous n'avons dit mot aux mouches du coche, qui, après tout ont bien leur utilité et plus d'influence qu'on ne leur en suppose, surtout quand les chevaux du char administratif sont vieux, poissifs, paresseux et malingres comme ceux du brave pays situé autour du bureau du *Fantastique*. Il est grand tems de mettre un peu le nez dehors et de veiller à faire tout marcher plus droit que par le passé.

L'occasion est belle ! Les grands hommes, comme appelait nos représentans en riant sous le cape, Lord Sydenham qui ne riait jamais autrement, les grands hommes de la Province, tout raffraichis et passés au sas de l'élection, sas auquel malheureusement on a fait plusieurs déchirures, ce qui a permis le passage à des corps plus épais que l'on ne pensait, vont se réunir en *parlement* la semaine prochaine afin de prendre en considération les beaux louis de la province et de les discuter du plus fond de leurs sacoches. On s'y promet beaucoup de grabuge et le *Fantastique* n'y perdra rien. Nous nous proposons de donner un rapport fidèle des discours spirituels qui s'y débiteront. Si nous n'avons rien à rapporter ce ne sera pas de notre faute.

Dans le même tems, à peu près, va se rassembler notre conseil de ville et cela surtout d'après toutes les apparences, nous permet de promettre à nos bons amis

ample moisson de récréations. L'hiver qui approche serait par trop ennuyeux si nos représentants provinciaux, municipaux et autres ne s'entendaient comme larrons en soire... avec le *Fantasque* pour nous récréer. Que ceux donc qui ont la mort dans l'âme se hâtent de souscrire à notre feuille qui les réjouira de ses plaisanteries dans la même proportion qu'ils nous réjouiront de leurs écus.

Monsieur l'Editeur.

Un mot de réponse à la demande suivante obligerait beaucoup le soussigné. Pourriez-vous me dire au nom de quelle autorité un des membres du conseil de ville pour le quartier St. Roch s'est permis de convoquer en son nom seul une assemblée publique pour demander un changement dans la représentation des faubourgs St. Roch et St. Jean?

Non. (Editeur du *Fantasque*)

UN CITOYEN DU FAUBOURG ST. JEAN.

Quelqu'un demandait pourquoi les gouverneurs fixaient ordinairement pour l'hiver les sessions du Parlement?—Parceque, répondit un autre, l'hiver est la saison des faux-pas.

GARE! *Congrès des greffiers, pour faire pendant au congrès des corbeaux.* Une annonce publiée dans la *Minervé* et datée du 21 novembre, invite tous les greffiers de la province à se réunir à Montréal le lendemain, 22 du même mois à midi pour diverses fins qui n'y sont point énoncées. L'annonce porte pour titre : Aide-toi le ciel t'aidera ! Permis à messieurs les greffiers de s'aider ; ils sont coutumiers du fait ; mais il est pour le moins audacieux de leur part de croire que le ciel se mêlera de leurs affaires. Il y fait trop noir. Passe encore s'ils eussent mis : Aide-toi, le *gripet* (patron des greffiers) t'aidera !

L'hon. D. B. Viger va s'appeler lui-même au conseil Législatif, afin de pouvoir au moins trouver quelqu'un à qui parler de sa crise ministérielle. Il était, pensons-nous, un de ceux qui jadis appelaient ce corps une réunion de *vieillards mal-faisants*. Nous souhaitons de tout notre cœur que le compliment ne soit point rajeuni à son égard.

A propos de cela quelqu'un disait : Mais, mon Dieu, est-il possible que Mr. Viger ne donnera point sa résignation?—La personne à qui s'adressait cette exclamation répondit méchamment :—Ne craignez point ; la *résignation* n'est pas la vertu dominante du bonhomme.

A l'occasion de la victoire remportée dans le Haut-Canada par la politique de Sir Charles Metcalfe, son Excellence a donné un grand gala aux bons amis qui forment son entourage actuel. A la fin, du repas comme tous les convives étaient ivres de joie et de madère et que... enfin *in vino veritas*, Monsieur le capitaine Higginson se leva autant que possible et proposâ le toast suivant qu'on but avec enthousiasme : *Le Humbug et les écus, sources de tout pouvoir.*

Un des ministres appartenant au Haut-Canada, enhardi par cette saillie se leva et après avoir réprimé un opiniâtre hoquet proposa en réponse une autre santé :—

*Aux loyaux habitants de cette province qui ont si bien combattu pour le souverain... d'or.*